

LES CONCEPTS DE *MIGRATION* DANS LES EXPRESSIONS VERNACULAIRES MALGACHES

Isabelle Odette RAFIDIMALALA

Faculté des Lettres et sciences Humaines

Université d'Antananarivo

ORCID iD: [0009-0004-7304-9523](https://orcid.org/0009-0004-7304-9523)

isafidimalala@yahoo.fr

Résumé : La question de migration qui représente un fait social total existe depuis longtemps à Madagascar. La langue malgache possède des différents lexiques vernaculaires liés à ce phénomène. Cet article se concentre sur l'inventaire de ces lexiques, en s'appuyant sur dix dictionnaires et lexiques bilingues malagasy-français et français-malagasy, ainsi que sur une vingtaine d'ouvrages d'anthropologie, de sociologie, d'histoire et de géographie qui ont étudié ou évoqué la migration ou la mobilité à Madagascar. Les résultats de cette recherche ont permis d'identifier une trentaine des lexiques, classés en trois catégories : les personnes liées à la migration, les types de migration et les concepts associés aux lieux d'accueil. Parmi ces lexiques, on trouve des expressions très anciennes, presque disparues du langage courant, ainsi que des vocabulaires anciens encore utilisés dans d'autres contextes, sans oublier des néologismes émergents en lien avec les phénomènes migratoires contemporains. Cependant, il est à noter que la majorité des lexiques inventoriés se limite au Malgache standard, considéré comme la langue officielle. La perspective consiste à élargir la recherche aux langues régionales.

Mots-clés : Lexique vernaculaire, migration, migrant, autochtones, nouveaux venus

THE CONCEPTS OF MIGRATION IN MALAGASY VERNACULAR EXPRESSIONS

Abstract: The issue of migration, whether internal or international, represents a total social fact that has existed for a long time in Madagascar. The Malagasy language has different vernacular lexicons related to this phenomenon. This article focuses on the inventory of these lexicons, based on ten bilingual Malagasy-French and French-Malagasy dictionaries and lexicons, as well as on about twenty works of anthropology, history, geography, and sociology that have studied or discussed migration in Madagascar. The results of this research made it possible to identify about thirty lexicons, classified into three categories: people related to migration, types of migration, and concepts associated with host places. Among these lexicons, we find very old expressions, almost disappeared from everyday language, as well as old vocabularies still used in other contexts, not to mention emerging neologisms related to contemporary migratory phenomena. However, it should be noted that the majority of the inventoried lexicons are limited to standard Malagasy, considered the official language. The prospect is to expand the research to regional languages.

Keywords : Vernacular lexicon, migration, migrant, indigenous, newcomers

Introduction

Les migrations représentent un phénomène universel, très ancien, devenant l'une des préoccupations majeures des pays du monde entier (Bertheleu et Wadbled, 2017). Les

enjeux liés à ce phénomène incluent les recrudescences de la migration clandestine (Aragan Aragon, 2012), l'augmentation significative des demandes d'asile (Robert E.B.Lucas, 2005), et bien d'autre problématiques. Madagascar n'échappe pas à cette réalité. Les cas observés se caractérisent, d'une part, par l'accroissement des immigrants français, asiatiques, indo-pakistanaïes et comoriens (OIM, 2013) et d'autre part, par l'augmentation de l'émigration de travail dans l'Océan Indien, le Canada, ainsi que vers des pays arabes et asiatiques. En effet, selon une étude effectuée par Courgeau (1981), la recherche sur la migration conduit à une multiplicité de termes et de concepts qui compliquent la compréhension du phénomène : un même concept peut être désigné par plusieurs termes différents, tandis qu'un même terme peut représenter plusieurs concepts, parfois contradictoires. Plusieurs auteurs ont ainsi contribué à des études et réflexions sur les vocabulaires de la migration, parmi lesquels Courgeau (1981), Henry (1981), OIM(2013), Gildas (2015), OIT-Organisation Internationale du Travail (2021). Etant donné que le phénomène migratoire existe à Madagascar depuis des temps anciens, la langue malgache pourrait également conserver des lexiques vernaculaires liés à la migration. La question centrale de cette recherche est donc de déterminer quels sont les termes relatifs à la migration présents dans les expressions vernaculaires malgaches ? Pour répondre à cette problématique, deux hypothèses ont été formulées : la première postule que les expressions vernaculaires malgaches renferment un vocabulaire riche et diversifié pour désigner les différentes réalités associées. La seconde suppose que ces expressions permettent d'identifier plusieurs types de migration, chacun étant désigné par des termes spécifiques adaptés aux contextes sociaux et culturels. Cet article a pour objectif d'inventorier ces termes ainsi que leurs définitions. Un aperçu du cadre conceptuel et de la démarche méthodologique s'avèrent indispensable en préalable à cette étude.

1. Cadre conceptuel et démarche méthodologique

1.1 La migration

Alan Simmons (1987, cité par Piché (2012) a suggéré trois paramètres fondamentaux pour définir la migration : le changement de résidence, le changement d'emploi et le changement de relations sociales. Cependant, la définition de la migration repose généralement sur le premier critère, à savoir le changement de résidence. En effet, selon Henry (1981 : 131), la migration se définit comme un ensemble de déplacements entraînant le transfert de la résidence des individus, d'un lieu d'origine ou de départ vers un lieu de destination ou d'arrivée. Notons que la résidence étant le lieu où les personnes ont l'habitude de vivre.

1.2 La migration, un « fait social total »

Le phénomène migratoire est, par excellence un fait social total, car il englobe de nombreux aspects de la vie sociale (Mauss 1968). Il concerne le statut social du migrant (origine sociale, statut parental, etc.), son niveau de scolarisation, son histoire familiale, sa situation économique, sa religion, son mode d'acquisition des moyens de production, ainsi que la construction d'un nouveau réseau de relations sociales dans la zone d'accueil... Cette étude fondée sur l'inventaire des expressions vernaculaires et suivie d'une brève analyse des différents lexiques réunis, met en évidence la nécessité d'adopter une approche pluridisciplinaire. En effet, chaque approche et chaque discipline possèdent leurs propres atouts mais aussi leurs limites et elles se complètent mutuellement. L'intégration de

l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire et de la géographie permettra d'analyser la migration dans deux dimensions ; l'espace et le temps.

Tout d'abord, il est essentiel de considérer deux idées directrices sur la géographie de migration, selon les théories de Thomas et Znaniecki (Peneff, 1990 : 62). D'un côté, il convient d'étudier les migrations non seulement dans la zone d'arrivée, mais également dans la zone de départ. Cela implique de connaître leurs origines, leur passé et les conditions de leurs migrations. De l'autre côté, il est crucial d'analyser les migrants non pas comme des individus distincts isolés, mais en tant que membres de petits groupes car, selon les mêmes auteurs, il n'y a pas de migration sans réseaux, groupes d'entraide ou organisation de soutien.

Ensuite, l'anthropologie dynamique de Balandier (1985 : 256) qui prend en considération la dynamique du « dedans » et du « dehors » : d'une part, les impératifs des facteurs internes tels que la santé, le statut marital et l'attachement au lieu, et d'autre part, l'influence de forces extérieures comme la scolarisation, l'économie, la politique, la démographie et les problèmes environnementaux (Piché, 2013)

Enfin, la dimension temporelle a toujours été intégrée dans les recherches sur les migrations (Lemaire, 2017). Les temporalités ont souvent constitué un aspect implicite des études migratoires. Mercier et al. (2021) ont proposé d'adopter une approche qui ne se limite pas à la seule dimension spatiale, mais qui inclut également la dimension temporelle. Ainsi, divers lexiques ont été identifiés pour désigner les migrations anciennes et contemporaines, les migrations provisoires et à court terme, ainsi que les migrations définitives et de longue durée, formant ainsi un corpus riche et varié ont été identifiés comme corpus.

1.3 Démarches méthodologiques et corpus

La principale source de cette étude repose sur dix dictionnaires et lexiques bilingues malagasy-français et français-malagasy¹, allant du dictionnaire de Webber (1853) jusqu'aux plus récent *Rakibolan'ny mpianatra* (2019). A cela s'ajoute ensuite un glossaire sur la migration destiné aux médias à Madagascar publié par l'OIT (Organisation Internationale du Travail) en 2021 qui propose une traduction malgache de tous les lexiques présentés. En outre, une vingtaine d'ouvrages d'anthropologie, de sociologie, d'histoire, de géographie et de psychologie traitant de la migration à Madagascar, ont été consultés afin d'inventorier les différentes définitions des termes vernaculaires. Par ailleurs, un recueil des néologismes liés aux phénomènes migratoires courant dans le monde a été réalisé, en s'appuyant sur des lexiques et des vocabulaires de migration en langues françaises, notamment dans le glossaire de migrations de l'OIM, intitulé *Migration à Madagascar Profil National 2013* a été effectué. Ces néologismes font également partie du corpus dans le but d'identifier leurs équivalents en malgaches. Le corpus s'est principalement fondé sur le Malgache standard, reconnu comme langue officielle depuis 1973 (Dez, 1991). Au total, il comprend une trentaine de lexiques liés à la migration.

2. Les expressions vernaculaires liées à la migration

Rappelons tout d'abord qu'au sens originel très large, le terme « migration » évoque l'idée de mouvement, de changement de lieu, de demeure ou de résidence (Sorre, 1955, Alan Simmons, 1987). Selon la définition « classique », il désigne le déplacement géographique de personnes ou de populations pour diverses raisons, principalement économiques et

¹ Webber (1853), Abinal et Malzac (1896), Ravelojaona (1937), Dama Ntsoha (1953), Sims (1970), Rajemisa (1985), Akademiam-pirenena (2005), Rajaonarimanana (2012 et 2019), Rabenilaina (2015).

politiques (Bertheleu et Wadbled, 2017). Pour Domenach et Picouet (1995), il s'agit d'un transfert de résidence d'un lieu d'origine ou de départ, vers un lieu de destination ou d'arrivée. Dans la langue malgache, le mot «migration» se traduit par l'expression populaire *fifindra-monina* littéralement «déplacement d'habitat». Cette notion, dans le contexte socio-culturel malgache, est liée au *tanindrazana* «terre des ancêtres», où se trouve le tombeau et la maison ancestraux. Lorsqu'une personne n'habite pas sur le lieu où se situe ces deux éléments identitaires fondamentaux, elle est considérée comme un migrant ou *mpifindra monina*, c'est-à-dire «quelqu'un qui déplace son habitat». Cependant, il semble que ces deux expressions, *fifindra-monina* et *mpifindra monina*, ne soient que des termes techniques et sociologiques (Freeman et al., 2010). L'analyse des lexiques recueillies a permis de les classer en trois catégories : les personnes liées à la migration, les types de migration et les concepts associées aux lieux d'accueil.

2.1 Les personnes en lien avec la migration

-Les figures des migrants

Parmi les expressions les plus courantes, on trouve *mpila ravinahitra* et *mpitady ravinahitra*, qui signifient respectivement «celui qui cherche des herbes (ailleurs) et «personnes à la recherche de la fortune» (Freeman, et al, 2010). Ces termes sont liés au déplacement des personnes en quête de subsistance ou de richesses, qu'elles ramènent ensuite chez elles. Selon Vogel (1973 :223), cela implique une installation sur de nouvelles terres éloignées, avec la possibilité de revenir au village ultérieurement. Ces deux expressions s'appliquent dans le cadre d'une migration provisoire et à court terme, souvent vers des pays lointains, et témoignent du dévouement du migrant. Une autre expression *mpandranto*, dérivée du radical *ranto*, désigne l'«action de commercer, de trafiquer dans un pays lointain, d'aller chercher quelque chose au loin» (Abinal et Malzac 1930 : 511). Elle fait référence aux migrants provisoires qui exercent des activités commerciales en dehors de leur territoire d'origine, une pratique trouvée très souvent chez les Merina. Ce terme est généralement associé à la richesse et à la fortune. Cela représente également une migration provisoire ou de courte durée. Ces types de population migrante peuvent devenir des *valovontaka*, ou «autochtones», si leur émigration est définitive ou s'étend sur de nombreuses années. Elles parviennent alors à acquérir des biens immeubles (terre et tombeau) dans les zones d'accueil et n'envisagent plus de retourner dans leur pays d'origine.

Ralaivola, (1973), souligne que l'origine du mot *valovontaka* demeure incertaine. Pour certaine personne, une déformation de *valo fotaka*, signifie «huit couches de boue». Cette boue qui adhère au corps lors du travail dans les rizières, symbolise l'ancienneté de l'implantation territoriale et la constitution d'une forme de noblesse liée à la terre. Pour Razafiarivony (2006), *valovontaka* se traduit littéralement «huit-vontaka», dont le *vontaka* étant un arbre dont l'âge se reconnaît à sa forme. Roy (1963) définit les *valovontaka* comme des migrants ayant édifié leur tombeau en dehors de leur pays d'origine, et ont coupé tout lien avec celui-ci. Cependant, Razafintsalama (1973) conteste cette affirmation, démontrant que le rapatriement des morts au tombeau ancestral est la norme. Ainsi, malgré une dispersion géographique extrême durant leur vie, la majorité des migrants ramènent leurs défunts dans la tombe des ancêtres (Razafintsalama, 1973).

En revanche, Raison (1984 : 286) soutient que la question ne concerne moins le tombeau que l'adaptation au territoire. Selon lui, *Valovontaka* désigne une personne établie depuis au moins une génération dans une région où elle n'est pas «ethniquement» originaire. Cependant, pour Raison, les *Valovontaka* ne se considèrent pas comme un groupe

ethnique distinct ; chacun conserve en effet le souvenir de son appartenance ethnique, même s'il ignore tout du passé de ses ancêtres. Finalement, il confirme que se dire *valovontaka*, équivaut à revendiquer un statut de maître de la terre, un statut ambigu qui n'implique pas nécessairement l'enracinement suprême que représente la construction d'un tombeau. Chez les Betsileo, Rainihifina (1961: 57) évoque l'expression *fotsimbarimaniry*, littéralement « riz-blanc-qui-germe », pour désigner les populations anciennement établies révélant l'importance de « la durée ».

Les expressions *ampielezana* « diaspora » ou *zanaka am-pielezana*, littéralement « enfants /descendants de la dispersion » désignent les membres d'un groupe de descendance ou des originaires d'une localité, émigrés hors de leurs pays d'origine (Razafintsalama, 1973 : 279). Ces expressions sont couramment utilisées pour désigner ceux qui ne résident pas à l'endroit où se trouvent le tombeau ancestral et la maison familiale (Ottino, 1998 : 298). Ils sont ainsi considérés comme des « non-résidents » ou « absents-présents », s'efforçant de maintenir des liens avec leur village ou terre d'origine. Dans ce contexte, ils continuent toujours de participer aux obligations familiales, et leurs droits, concrétisés par la possession ou la conservation d'une parcelle de terrain, d'une maison familiale et d'un tombeau ancestral, sont toujours préservés. On reste *zanaka am-pielezana* tant qu'on n'a pas changé de *tanindrazana*, lieux d'origines des ancêtres, et de *fasan-drazana*, tombeau ancestral, symboles inamovibles de l'unité familiale (Razafintsalama, 1973 : 265). En outre, *zanaka am-pielezana* est souvent utilisé pour désigner diverses associations liées aux églises ou regroupant les membres de la diaspora vivant en dehors de leur village ancestral, mais restant attachés à leur territoire (Razanamandimby, 2011). Ces différents concepts évoqués sont surtout liés à la zone de départ. Les principaux facteurs de migration se concentrent sur des décisions individuelles, notamment la recherche de subsistance et de fortune en dehors du territoire ou pays d'origine, pouvant être temporaire, de courte durée ou définitive.

-Les figures des étrangers

En ce qui concerne les zones d'arrivée, les migrants se désignent souvent comme *mpiavy* « nouveaux venus », et *vahiny*, « étranger ». Ces *mpiavy* et *vahiny* n'ont pas encore établi leur tombeau dans les lieux où ils se sont installés. Ils sont encore des migrants provisoires. Les Malgaches se montrent souvent méfiants envers les nouveaux venus, surtout lors de leur première installation, ce qui conduit ces derniers à s'établir à l'écart des autochtones, comme en témoignent des noms des lieux tels que *Tanamborozano*, « le village des Borizano, Merina qui viennent s'installer dans les côtes », et *Tanamakoa*, « le village des Makoa, descendants d'esclaves d'Afrique orientale ». En plus, leurs tombeaux sont souvent écartés, *Fasambahiny Ampasambazaha* « tombeaux des étrangers ». Cette situation illustre la difficulté de l'intégration des migrants dans la société d'accueil, contrastant avec la légendaire hospitalité malgache qui fait la réputation de Madagascar. Les termes *vahiny*, et *mpiavy*, désignent principalement des migrants étrangers venant d'autres pays. Parmi les lexiques vernaculaires, plusieurs mots malgachisés désignent des groupes spécifiques, tels que les *Antalaotra*, les *Vazaha*, les *Kiringy*, les *Karana* et les *Makoa* ou les *Masombika*.

Selon Rantoandro (1984), les *Antalaotra* ou *Antalaotse*, qui signifient « ceux qui viennent de la mer » sont les plus anciens migrants, principalement des commerçants islamisés, des Arabes, des Comoriens ou des indiens parlant un dialecte swahili, bantou mélangé d'arabe. Ces mots présentent une morphologie bien malgache, avec un affixe *Ant-* et une base d'origine malaise *laut* qui signifie « la mer ». Ils ont établi des comptoirs sur les côtes malgaches vers le 12^{ème} siècle (Rantoandro, 1984). Aujourd'hui, il ne reste que des

traces de la civilisation *Antalaotra* telles que des mosquées et des tombeaux. Les *Vazaha*, dérivant du Malais *Badjah* signifiant « pirate » (Dama-Ntsoha, 1953 : 174) désignent des personnes d'origine européenne, principalement françaises et non aux Arabes et Hindous. Selon les témoignages racontés par Van Genep (1904 : 42-45), les Malgaches les considéraient presque comme des divinités, leur réservant des réceptions dignes de cérémonies religieuses, avec bœuf, rhum, musique, danses, et même des jeunes femmes. Cependant, Razafiarivony (2006: 89) note que le terme *vazaha* provient de *voazaha* signifiant « fouillé » car sous le règne d'Andrinampoinimerina, il était interdit aux étrangers de monter à Antananarivo, et tous devaient être fouillés à leur arrivée. Les *Vazaha* ne sont donc pas toujours bien vus dans la société malgache. Des expressions malgaches reflètent leur perception sociale, telles que *vazaha diso namana* « un Blanc qui se trompe de compagnons », *vazaha mody miady* « comme des Européens faisant semblant de se battre », *vazaha lany mofo*, *vazaha vaky sambo*, « Allusion aux Blancs qui devenaient tous pauvres ». Le terme *Vazaha taratasy* désigne un Malgache ayant acquis la nationalité française. En revanche, le concept *vazaha* englobe ainsi des notions de civilisation, d'intellectuel, de fortune et de domination. Nirhy Lanto Ramamonjisoa (2011) évoque la représentation populaire du *Vazaha* comme symbole de l'autorité et du pouvoir. Les « Kiringy », dérivant de *Kiriolona*, une malgachisation de « Créoles » sont des migrants réunionnais qui se sont installés à Diégo, Nosy be et surtout à Toamasina avant et au début de la colonisation (Bavoux, 1997). Ces termes à connotation péjorative, faisant allusion à la nature de leurs cheveux à la fois courts et crépus (Rajaonah et Vacher, 2014).

Les *Karana* ou *Karany*, venant du mot Quran (le Coran), sont souvent perçus de manière péjorative à Madagascar et indiquant un « Autre » (Blanchy, 1995 : 16). Ils désignent des communautés fermées et soudées, arrivés à Madagascar depuis la fin du 17^e siècle. Les *Karana* étaient qualifiés « d'Arabes », en raison de leur majorité musulmane. Ils se distinguent par leur apparence physique et leurs tenues indiennes et représentent aujourd'hui une minorité controversée à Madagascar (Blanchy, op.cit). Beaucoup d'entre eux sont spécialisés dans le commerce et la bijouterie (Blanchy, op.cit), pratiquant des systèmes endogamiques au sein de leur communauté. Leur langue d'expression familiale est le *gujerati*, bien qu'ils parlent également couramment le malgache et le français. Une part significative de cette communauté se trouve en situation d'apatride et n'a pas la citoyenneté malgache, malgré leur naissance à Madagascar (Hoerner et Rajoelina, 1990). Lombard (1996) résume leurs traits caractéristiques : migration volontaire, entreprises familiales, activités d'importation et d'exportation, et endettement systématique des entreprises.

Un groupe moins connu est celui des *Makoa* ou *Masombiky*, dont le nom est une déformation de « Mozambique », leur pays d'origine. D'après l'histoire, ils sont des esclaves noirs importés d'Afrique (Razafiarivony, 2005, Klara Boyer Rossol, 2010) dont l'arrivée sur le sol malgache est relativement récente. Bien qu'affranchis depuis peu, ils constituent un clan dans le sud-ouest de Madagascar, mais leur position vis-à-vis des Sakalava varie : tantôt ils les adoptent, tantôt ils font preuve de discrimination à leur égard (Dina, 1997). La nouvelle appellation *zazamanga*, en Imerina marque aussi une relative acceptation sociale, bien qu'elle ait une connotation péjorative : *zaza* signifie « enfant, petit » et irresponsable et *manga* « bleu », désigne une personne de teint noir (Razafiarivony, 2005). Cependant, dans de nombreuses régions, être *Makoa* équivaut à une exclusion sociale généralement héréditaire (Klara Boyer Rossol, 2010). Ils ne sont pas acceptés par la société et sont souvent perçus comme des étrangers (Razafiarivony, 2005). Ceux qui sont métissés, et ne souhaitent pas porter le nom de *Makoa*, peuvent adopter celui du clan de leur mère malgache. (Dina,

1997). Alors, les *vahiny* et *mpiavy*, ou étrangers qu'ils soient nés à Madagascar ou qu'ils soient installés depuis longtemps, peuvent devenir des *zanatany*, c'est-à-dire des natifs du lieu (*zanaka* – enfant, *tany* – terre, lieu, territoire) confirme Papinot (1998). Nombreux d'entre eux vivent comme des Malgaches, parlent le Malgache et s'intègrent à la culture locale. Cependant, certains conservent encore des liens privilégiés avec leurs pays d'origine. Les *zanatany* comoriens, par exemple, étaient bien intégrés avant l'émeute de 1976 et avaient déjà obtenu le droit de vote uniquement aux élections municipales grâce aux accords franco-malgache du 27 Juin 1960 (Guebourg, 1995) Dans les lieux d'accueil, les étrangers apparaissent souvent vulnérables et en situation de précarité, étant fréquemment victimes de discrimination et d'exclusion. Cependant, s'ils souhaitent s'y établir définitivement, ils doivent respecter les us et coutumes de la société d'accueil. L'étranger est accepté, voire adopté mais en contrepartie, il est attendu qu'il respecte les traditions de la communauté autochtone, comme l'a souligné Rajaonah (2012)

-Les concepts tompon-tany, tompon-tanindrazana «autochtone»

Les termes *Tompontany*, littéralement «maître de la terre», ou *tompon-tanindrazana* «propriétaire des terres ancestrales», évoquent une appartenance territoriale qui se concrétise par l'édification d'une maison et d'un tombeau ancestraux. Ces structures appartiennent au lignage qui s'est établi en premier sur le territoire. Ainsi, être *tompontany* ne nécessite pas une présence permanente sur ce territoire, mais implique plutôt l'accomplissement des devoirs et obligations envers le *tanindrazana*. Les *tompontany* sont toujours considérés comme ayant un rang supérieur à ceux qui se sont installés plus récemment (Ottino, 1998). En revanche, le terme *Teratany* signifiant « natif » désigne la population *indigène* et originaire du pays où il vit ou parfois fait référence à la nationalité d'une personne, établissant ainsi un lien juridique avec son pays d'origine. L'expression *valala fiandry fasana* littéralement «sauterelles gardiennes des tombeaux» est étroitement lié au concept de *tompontany*. Il désigne des esclaves privilégiés, affectés à la garde des tombeaux, des maisons ou des terres, qui ne pouvaient pas être vendus et n'entraient pas dans le partage des biens. Ce groupe réside près du tombeau familial ou dans le *tanindrazana*, la «terre (d'origine) des ancêtres», et veille sur le patrimoine ancestral. Selon Razanamandimby (2011 : 209), la plupart des *valala mpiandry fasana* sont des descendants d'anciens esclaves et jouent un rôle crucial dans la préservation des patrimoines des *andriana*² et des *hova*³, notamment lors des funérailles. Leur responsabilité inclut l'ouverture des tombeaux, ce qui leur confère une connaissance précise de l'emplacement de chaque personne enterrée. En contrepartie des revenus des terres qui leur reviennent, ils assument diverses charges et obligations, telles que le paiement des impôts fonciers et l'entretien de la maison familiale et du tombeau. (Ottino, 1998 : 278).

² Les *andriana* «nobles» sont les descendants de la famille proche des rois ou réputés tels ou les descendants des anciens seigneurs, prince ou souverains de l'Imerina .

³ Les *hova* «sujet ou roturier» qui forment un groupe de statut libre qui n'ont pas de lien parenté avec le roi, ou bien des princes vaincus

3. Les types de migration

Deux types de migrations ont été marqués dans les lexiques inventoriés.

3.1 La migration organisée

Dans le cadre de la migration ancienne, le terme *voanjo* (signifiant « arachide » en raison de sa capacité à s'enraciner comme ce fruit) désigne les colons-soldats que la royauté merina a installés au XIX^e siècle dans les plaines fertiles des régions conquises. Ces colons militaires comprenant femmes et enfants étaient censés s'implanter solidement dans le sol (Ottino, 1998 : 658). Ils ont été établis, formant de véritables soldats laboureurs qui s'enracinaient dans ces nouvelles terres. Cette redistribution des terres visait à sécuriser les frontières extérieures, et les bénéficiaires étaient considérés comme de véritables « limes de colons-soldats ». Le terme *voanjo mitohy*, désigne les postes de colons établis à intervalles réguliers, capables de se secourir mutuellement. Ces soldats qui n'étaient pas relevés, ne devaient revenir en Imerina qu'en cas de décès, afin que leurs dépouilles puissent rejoindre celles de leurs ancêtres dans le tombeau familial. Ils étaient donc des migrants permanents, des « arachides » plantées sur toutes les avancées occidentales et orientales du royaume (Ottino 1998 : 338). Cependant, Raison-Jourde (1991 : 33) a noté que les *Voanjo* maintenaient des liens avec leurs parents restés en Imerina afin de préserver leur origine sociale.

3.2 La migration forcée

L'expression *Famarinana olona*, anciennement désigné comme « exportation des personnes », apparaît dans le *Code des 305 articles* de Ranavalona II, daté du 29 Mars 1881. A cette époque, il faisait référence à l'exportation de personnes, notamment d'esclaves, au de-là des mers (Thebault, 1960 : 28). Aujourd'hui, ce terme est utilisé pour traduire la notion de « traite des personnes » qui englobe « le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil de personnes, par la menace de recours ou le recours à la force ou à d'autres formes de contrainte, telles que l'enlèvement, la fraude, la tromperie, l'abus d'autorité ou d'une situation de vulnérabilité, ou encore par l'offre ou l'acceptation de paiements ou d'avantages pour obtenir le consentement d'une personne ayant autorité sur une autre aux fins d'exploitation. Celle-ci inclut, au minimum, la prostitution d'autrui ou d'autres formes d'exploitation sexuelle, le travail ou les services forcés, l'esclavage ou les pratiques analogues à l'esclavage, la servitude ou le prélèvement d'organes. » (OIT, 2021)

Le terme *Sesitany*, signifiant « déporté » ou « exilé », est également très ancien. On le retrouve dans Webber (1853) qui le définit comme « expulsion du territoire », désignant ainsi une personne condamnée à vivre hors de sa patrie, chassée de son pays, ce qui constitue « un exil forcé », comme le cas de Ranavalona III en Algérie. A Madagascar, le lieu d'exil, *toeran-tsesitany* se trouve dans une Ile au Nord-ouest, appelée Anosilava (Vitasoa, 2015 : 595). Cependant, ce terme *sesitany* est également utilisé pour désigner une personne qui s'est expatriée de son plein gré, cherchant refuge à l'étranger. Cela nous amène à évoquer le concept de *sesitany politika*, ou « exil politique », ainsi que les termes *Mpialokaloka arapolitika* ou *Mpialokaloka an-tanin'olona noho ny antony politika* (Vitasoa, 2005 : 595) qui sont des calques syntaxiques ou des emprunts-traductions du français (Solo Raharinjanahary, 1998). Ces expressions désignent le « réfugié politique » qui a dû fuir son pays pour échapper à un danger. Cette catégorie de migration revêt une valeur juridique, et le migrant concerné est également appelé « demandeur d'asile » sollicitant une protection internationale en dehors de son pays d'origine, mais n'ayant pas encore été reconnu comme

tel. Conformément à la convention de Genève de 1951, ces individus craignent avec raison d'être persécutés en raison de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leur appartenance à un groupe social ou de leur opinion politique et viennent demander l'asile sur le territoire d'un Etat tiers. (CW de Wenden, 1990). Il s'agit donc d'une migration forcée, non volontaire car des obstacles liés à l'impossibilité de retour dans leur pays d'origine rendent ce retour impossible pour de nombreuses personnes concernées (Sanchez-Mazas, 2017)

3.3 Les concepts de lieux de départ et de lieux d'accueil

Le principal lieu de départ est le *Tanindrazana*, un terme composé des radicaux *tany* «terre, pays» et *razana* « ancêtres». Ce concept englobe le pays d'origine, incluant les terres, la maison et le tombeau familial, transmis de génération en génération. Il constitue la base de l'identité ainsi que la destination finale symbolisée par la présence des tombeaux familiaux (Razanamandimby, 2011 : 21). Etant donné l'inamovibilité des tombeaux dans la majorité des cas, le *tanindrazana* demeure constant, indépendamment de la dispersion des natifs émigrés (Razafintsalama, 1973)

En ce qui concerne les lieux d'accueil, il convient de mentionner le concept de *lohombitany*, littéralement «terres têtes de bœuf», qui remonte à une époque ancienne. Ce terme, aujourd'hui, presque disparu du langage, désigne des terres attribuées, sous une forme proche de l'appropriation privée, à des Merina non *andriana*, en récompense de services rendus (Raison J.P., 1978 :119-120). Ces terres étaient exonérées d'impôt, permettant aux propriétaires d'en disposer de manière quasi absolue. Cependant, leur droit de propriété n'était pas sans limite (Rarijaona 1967 : 147). Ainsi, certains groupes merina se retrouvent aujourd'hui dans des territoires éloignés, suite à l'acquisition de ces *lohombitany*. Par exemple, les *Zanakantitra*, originaire d'Ambodirano Fenoarivo, situé à 10 km d'Antananarivo, se trouvent désormais à Ramainandro, dans le sud-ouest de l'Imerina, à 20 Km de Faratsiho (Rafidimalala, 2025) Lorsque les lieux d'accueil se situent à l'extérieur du pays, on utilise les termes *Andafy*, *Andafindriaka* et *Ampitan-dranomasina* qui se traduit littéralement par «au-delà de la mer» ou plus généralement «à l'étranger»

4. Mutation des concepts de la migration

4.1. Évolution sémantique des concepts

Certains concepts ont évolué au cours du temps. Selon Ranjatoher⁴, dans les temps anciens, *Andafy* abréviation de *Andafindriaka* désignait « l'inconnu, la perdition » au plus fort du trafic d'esclaves. Ce terme a progressivement évolué pour devenir un refuge, notamment pour «Ramanetaka qui y fuit les représailles de Ranavalona Ière». Aujourd'hui, *Andafy* fait référence aux lieux d'accueil à l'étranger, notamment en Métropole et symbolise «la réussite et la richesse».

4.2 Les migrations matrimoniales : une catégorie à part ? ~~Confusion des concepts~~

Dans la société exogame, les femmes quittent leur foyer pour suivre leurs maris et s'installer en terre étrangère *an-tanin'olona* (Ottino, 1998, Razafintsalama, 1973). Elles sont appelées *tendrombohitr'olona*, signifiant qu'elles se trouvent sur « la colline des autres», ayant ainsi quitté définitivement leurs parents et leurs villages. En effet, des questions se

⁴ Conférence-Musée de la Photo, 9 décembre 2023, «Andafindriaka, au delà de la mer, dans le passé et au présent à Madagascar»

posent : peut-on classer ces femmes en situation de migration par le mariage au même titre que les *ampielezana*, ou *zanaka ampielezana*? Ou bien sont-elles considérées comme des migrantes définitives ou des *valovontaka*?

43. Néologismes et calques syntaxiques

On a également identifié quelques néologismes issus des calques syntaxiques ou d'emprunts traductions :

Tsimanantanindrazana, *tsy manan-tsata*, *tsy mizaka zom-pirenena* «apatride», désignent des personnes dépourvues de nationalité, qui ne bénéficient de la protection d'aucun Etat. Les apatrides rencontrent souvent des difficultés à faire valoir leurs droits fondamentaux, tels que l'éducation, la santé, l'emploi ou la liberté de circulation.

Mpitsoa-ponenana signifiant «réfugié» ou «émigrés» (Vitasoa, : 1164) désigne les personnes contraintes de quitter leur foyer pour d'autres pays en raison de la situation telles que la guerre, les persécutions politiques ou religieuses, la recherche de moyens d'existence, les catastrophes naturelles, les changements climatiques, ou les épidémies.

Les expressions *Fiondranana an-tsokosoko* : «émigration clandestine par voie maritime», *Fiondranana tsy ara-dalàna* «émigration illégale, irrégulière par voie maritime» et *Mpifindra monina tsy ara-dalàna* «migrant clandestin» sont également issues de calques syntaxiques (Raharinjanahary, 1998). Ces termes demeurent encore absents des dictionnaires et lexiques bilingues français -malgache et malgache -français ainsi que du Glossaire de l'OIT, mais sont fréquemment utilisés dans les médias de masse malgaches.

Conclusion

L'inventaire des lexiques vernaculaires malgaches liés à la migration a permis de mettre en exergue trois catégories de lexique dont les personnes en lien avec la migration, les types de migration et les concepts des lieux d'accueil. La première catégorie concerne les personnes liées à la migration, qui s'installent dans des pays lointains pour une durée définitive ou provisoire. Cependant, les Malgaches acceptent rarement la migration définitive ; ils maintiennent toujours des liens avec leur village ou leurs pays d'origine, même en situation de migration. Les nouveaux venus, de nationalité différente, s'installent également dans le pays, mais ils sont souvent perçus comme vulnérables et victimes de discrimination et d'exclusion surtout au début de leur installation. Pour s'intégrer durablement, ils doivent respecter les us et coutumes de la société d'accueil. La construction des biens immobiliers, notamment d'un tombeau, témoignent d'une migration définitive. Enfin, les migrants qui sont les premiers à s'installer sur le territoire sont généralement considérés comme supérieurs à ceux qui arrivent plus tard. La deuxième catégorie concerne les types de migration, incluant la migration organisée et la migration forcée qui étaient observées dans le passé mais sont désormais utilisées pour d'autres situations. La troisième catégorie englobe les concepts des lieux d'accueil, où des expressions anciennes, presque disparues, ont été identifiées. Certains vocabulaires anciens sont encore utilisés, mais dans des contextes différents. Etant donné que la plupart des lexiques inventoriés relèvent du Malgache standard, reconnu comme langue officielle, il serait pertinent d'élargir la perspective consiste à élargir la recherche aux langues régionales.

Références bibliographiques

- Abinal & Malzac. (1930). Dictionnaire Malgache-Français, Tananarive, Imprimerie Catholique, 876
- Argan, A. (2012). Migrations Clandestine d'Amérique centrale vers les Etats-Unis, Paris, PSN.
- Akademiam-pirenena Malagasy (2005). Rakibolana Rakipahalalana, Antananarivo.
- Bavoux, C. (1997). Les Réunionnais de Madagascar, de 1880 à 1925. Thèse, Paris VII, 3 tomes. — 2004, «Les Réunionnais de Madagascar au piège de l'ethnicité (1880-1960)», in P. Ève ed., Les quais ou voyages transculturels. Mélanges en l'honneur du Professeur Edmond Maestri. Saint-Denis, Océan Éditions, pp. 231-252
- Bertheleu et Wadbled. (2017). «Espace 1. Une longue histoire» in Guillaume E. (Dir), Histoire de migration, Paris, Presses Universitaires François-Rabelais, pp.33-56
- Blanchy S. (1995). Karana et Banians, Les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar, Paris, Le Harmattan, 340p.
- Boyer Rossol. (2010). «Les Makoa en pays sakalava : une ancestralité entre deux rives , Ouest Madagascar, XIX^e-XX^e siècles », Dans Les traites et les esclaves (2010), pp 189-199
- Dama-Ntsoha. (1953). Dictionnaire étymologique de la langue malgache, Tananarive, Imprimerie Ny Antsiva, 210p.
- Deschamps, H. (1959). Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar, Paris, Berger-Levrault, 254p.
- Dez, J. (1991). La linguistique malgache bref aperçu historique. In: Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage, Seconde série, n°5, 1991.. pp. 1-96. DOI : <https://doi.org/10.3406/hel.1991.3369>
- Dina J. (1997). «Les Makoa dans le Sud-Ouest de Madagascar », in Rakoto I.(éd.) L'esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgence contemporaines : actes du Colloques International sur l'esclavage, Antananarivo, MAA, VI-415.
- Domenach H. et Picouet, M. (1995) -Les migrations, Paris, PUF, 128p.
- Freeman L., Rasolofohery S. et Randriantovomanana, E.B.. (2010). Tendances, caractéristiques et impacts de la migration rurale-urbaine à Antananarivo, Madagascar, UNICEF, 62p.
- Gildas, S. (sous la Dir). (2015). Dictionnaire des migrations internationales, Paris, Armand Colin, 807p.
- Guebourg, J.L. (1995). « Migrants et clandestins de la Grande Comores», in Les Cahiers d'Outre-Mer, 48-191, pp. 295-318
- Henry, L (1981). Dictionnaire démographique multilingue, 2 ème éd. , INED.
- Hoerner et Rajoelina (dir.) (1990). «La minorité indienne à Madagascar», Madagascar Océan Indien, L'Harmattan, 1990, pp.14-15.
- Lemaire, L., Baby-Collin, V., Mazzella, S., Stéphane Mourlane S., Ourlane, Regnard, C. et Sintès P.. (2020). Migrations et temporalités en Méditerranée. Les migrations à l'épreuve du temps (XIX^e-XX^e siècle), Editions Karthala, 2017. », Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée [En ligne], 147 | 2020, mis en ligne le 15 mai 2020, consulté le 09 août 2024. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/13889> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remmm.13889>

- Lombard J. et Blanchy, S. (1996). Karana et Banians. Les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar.. In *L'Homme*, 1996, tome 36 n°140. pp. 156-158; https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1996_num_36_140_370182
- Lucas, R.E.B. (2005). Migration internationale vers les pays à haut revenu : quelles conséquences pour le développement économique des pays d'origine ? Dans *Revue d'économie du développement* 2005/4 (Vol. 13), pages 123 à 171
- Mercier D., Chiffolleau, S. et Thoemmes, J. (2021). « Temps et migrations », *Temporalités* [En ligne], 33 | 2021, mis en ligne le 15 juillet 2021, consulté le 21 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/8883> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.8883>
- OIM (Organisation Internationale pour les Migrations). (2013). Migration à Madagascar PROFIL NATIONAL 2013.
- OIT (Organisation Internationale du Travail). (2021). Glossaire sur la migration destiné aux médias à Madagascar Recrutement équitable et travail forcé , Genève, OIT.
- Ottino, P. (1998) Les champs de l'ancestralité à Madagascar, Parenté, alliance et patrimoine, Paris, Karthala/Orstom, 685p.
- Papinot, C. (1998) « Vazaha - L'étranger » : de l'origine extra-territoriale à l'exclusion symbolique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 72-73 | 1998, mis en ligne le 01 janvier 1999 , consulté le 21 janvier 2024 . URL: <http://journals.openedition.org/jda/2703>; DOI: <https://doi.org/10.4000/jda.2703>.
- Piché V. (2013). « Les théories migratoires contemporaines au prisme des textes fondateurs », *Population*, 2013/1 (Vol. 68), p. 153-178. DOI : 10.3917/popu.1301.0153. URL : <https://www.cairn.info/revue-population-2013-1-page-153.htm>
- Rabenilaina, R.B. (2015). Vitasoa , Antananarivo, Ambozontany, 1598p.
- Rafidimalala, I.O. (2025). Les Zanakantitra de Ramainandro : le parcours d'un groupe migrant, Edition Universitaire Européenne.
- Raharinjanahary, S. (1998). « Langage et santé mentale à Madagascar » in Raki-pandinihina, Etudes de linguistique, d'anthropologie et de littérature malgaches offertes au Professeur Siméon Rajaona, Fianarantsoa Imprimerie Saint Paul.
- Rainihifina, J. (1961). Lovantsaina, 3 tomes (I.-"Histoire", II.-"Coutumes Betsileo", III.-"Littérature Betsileo", Antananarivo, Imprimerie Catholique, 268p.
- Raison J.P. (1984). Les hautes terres de Madagascar et leurs confins occidentaux, enracinement et mobilités des sociétés rurales, Paris, ORSTOM, Karthala, 661p+614p.
- Raison-Jourde, F. (1991). Bible et pouvoir à Madagascar au XIXème siècle. Paris, Karthala, 849p.
- Rajaonah, F. (2009). « Malgaches et Vazaha. Figures de Français dans des romans en langue malgache » in Pilar González-Bernaldo, Manuela Martini, Marie-Louise Pelus-Kaplan (dir), *Etrangers et sociétés*, Presse Universitaire de Renne.
- Rajaonah, F. (2012). « Expériences d'Andafy (de l'outre-mer). Voyageurs malgaches en métropole (1896-1906) ». *Revue historique de l'océan Indien, Vision du Nord par le Sud dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles)*, 09, pp.82-100. fhal-03243344f
- Rajaonah F. et Vacher, O. (2014). "Altérités et clivages en situation coloniale", *Études rurales* [Online], 194 | 2014, Online since 01 January 2014, connection on 16 June 2024. URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10163>; DOI: <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10163>

- Rajaonarimanana N. (2010). Rakibolana miampy rakipahalalana, Edisiona IDAC, 732p.
- Rajaonarimanana N. (2019). Rakibolan'ny mpianatra, Le dictionnaire des écoliers et des collégiens. Malagasy-Malagasy-Frantsay-Français, Edisiona Tezaboky, 803p.
- Rajemisa R. (1985). Rakibolana malagasy, Ambozontany, 1061p.
- Rakotonarivo (2009). «Migration, lien social et développement dans les hautes terres de Madagascar » in Bulletin d'Information sur la population de Madagascar, N°46, février 2009.
- Ralaivola C. (1973). « Mots d'emprunt signifiant enfant dans l'onomastique malgache, BAM, t.LI.1(Janvier-Juillet 1973), pp.1-6.
- Ramamonjisoa, N. L. (2011). « La représentation populaire du Vazaha à Madagascar : discours des littératures orales, in sous la dir de Radimilahy C. et Rajaonarimanana N., Civilisation des mondes insulaires, Paris Karthala.
- Ranjatohery H. (2023). «Andafy» et l'évolution de son acception dans la société malgache», Conférence au Musée de la photo.
- Rantoandro G. (1984). « Une communauté mercantile du Nord-Ouest : Les Antalaotra » in Omaly Sy Anio, 1983-1984, n° 17-20.
- Ravelojaona (1937). Boky Firaketana ny Fiteny sy ny Zavatra Malagasy, Antananarivo.
- Razafiarivony M. (2005). «Les descendants des anciens esclaves importés d'Afrique à Madagascar : Tradition et réalité » in Journal of Asian and African Studies, N°70
- Razafiarivony M. (2006) Richesses culturelles et pauvreté économique d'une société orale (Anosibe an'ala Madagascar), ILCAA, 565p.
- Razafintsalama, A. (1973). Les Tsimahafotsy d'Ambohimanga, Organisation familiale et sociale en Imerina (Madagascar), Paris, SELAF, 306p.
- Razanamandimby, L. (2011). Histoire et mémoire à Lazaina Avaradrano, village princier de l'Imerina (Hautes terres centrales de Madagascar), de 1861à nos jours. Thèse de Doctorat en Histoire de l'Afrique, Université Paris VII, 354p.
- Robert E. B. L.(2005). «Migration internationale vers les pays à haut revenu : quelles conséquences pour le développement économique des pays d'origine? dans Revue d'économie du développement, 2005/4(Vol.13), Edition De Boeck Supérieur, pp.123-171.
- Roy, G. (1963). Étude sur les migrations intérieures de population à Madagascar, Tananarive, ORSTOM, 182p.
- Sanchez-Mazas, M. (2017). La construction de l'invisibilité - Suppression de l'aide sociale dans le domaine de l'asile, IES Editions.
- Simmons A. (1987). « Explaining migration : Theory at the crossroads », in Duchêne J. (ed.), Explanaton in the Social Sciences: The Search for Causes in Demography, Louvain la-Neuve, Belgique, Université catholique de Louvain, Institut de démographie, p. 73-92 (version française dans Piché, 2013a, chapitre 2).
- Sorre, M. (1955). Les migrations des peuples, Essai sur la mobilité géographique. Paris, Flammarion, 267p.
- Thebault (1950). Code des 305 article, Tananarive, Imprimerie Officielle, 160p.
- Van Gennep, A., 1904, Tabou et totémisme à Madagascar, Paris, Ernest Leroux.
- Vogel, C. (1973). Organisation familiale et territoriale en Imerina, Antananarivo, Université de Madagascar-Etablissement Supérieur des Lettres, Cahier du centre de Sociologie et d'Anthropologie Sociale.
- Webber, R.P.J. (1853). Dictionnaire Malgache-Français, Ile Bourbon, La Ressource, 598p.

Wenden C.W de (1990). « Réfugié politique : une notion en crise », *Esprit* N°161 (5) (mai 1990), p. 73-86 (14 pages) Publié par : Editions Esprit



Revue Scientifique des Sciences du Langage,
— Lettres, Langues & Communication —